

I

Qui songe à en douter ? Un célibataire nanti d'une belle fortune doit être nécessairement à la recherche d'une femme. C'est une conviction si répandue que, dès qu'on voit paraître un jeune homme pour la première fois dans une région, il n'est pas de familles des environs qui ne le considèrent, d'ores et déjà, comme la propriété de l'une ou l'autre de leurs filles.

— Mon cher Mr Bennett, dit un jour Mrs Bennett à son mari, avez-vous entendu dire que Netherfield a enfin trouvé un locataire ?

Mr Bennett répondit que non.

— Mais si, reprit-elle, Mrs Long sort d'ici et m'a donné tous les détails.

Mr Bennett ne répliqua pas.

— N'avez-vous pas envie de savoir qui c'est ? cria sa femme impatientée.

— *Vous*, vous avez envie de me le dire et je n'ai pas d'objection à l'écouter.

L'invitation parut suffisante.

— Eh bien ! mon ami, vous allez le savoir. Mrs Long dit que Netherfield a été loué par un jeune homme très riche ; du Nord de l'Angleterre ; qu'il est arrivé lundi, en cabriolet, pour visiter les lieux et que la propriété lui a tellement plu qu'il a conclu le marché immédiatement avec Mr Morris ; il doit en prendre

possession avant la Saint-Michel et quelques-uns de ses domestiques seront là avant la semaine prochaine.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Bingley.

— Est-il marié ou célibataire ?

— Oh ! célibataire, mon ami, bien sûr ! Un riche célibataire ; quatre ou cinq mille livres de rente. Quelle bonne chose pour nos filles !

— Et pourquoi ? En quoi cela peut-il les intéresser ?

— Mon cher Mr Bennett, répliqua sa femme, pourquoi êtes-vous si fatigant ? Vous pourriez bien comprendre que je songe à lui voir épouser l'une de ces enfants.

— Est-ce dans ce dessein qu'il est venu s'établir ici ?

— Dans ce dessein ? C'est absurde. Comment pouvez-vous parler ainsi ? Non, seulement, il est tout à fait probable qu'il pourra tomber amoureux de l'une d'elles et, en conséquence, il faut que vous lui rendiez visite dès son arrivée.

— Je ne vois pas de raison pour cela. Vous pouvez y aller avec vos filles ou les envoyer seules, ce qui peut-être vaudrait mieux ; vous êtes, en effet, aussi bien qu'aucune d'elles et il pourrait arriver que ce soit vous que Mr Bingley trouve le plus à son goût.

— Mon ami, vous me flattez. Certainement, j'ai pu plaire dans mon temps, mais, actuellement, je n'ai pas la prétention d'avoir rien d'extraordinaire. Quand une femme a cinq grandes filles, elle n'a plus à penser à sa propre beauté.

— C'est bon pour les femmes qui sont dépourvues de beauté.

— Mais, mon ami, je vous assure que vous devez aller voir Mr Bingley quand il arrivera dans le pays.

— C'est plus que je ne puis vous promettre, soyez-en sûre.

— Pensez à vos filles. Songez quel parti ce serait pour l'une d'elles. Sir William et lady Lucas ont décidé d'y aller, simplement pour ce motif : car, en général, ils ne rendent pas visite aux nouveaux venus. Certainement, il faut que vous y alliez car, sinon, il nous serait impossible de lui rendre visite.

— Vous êtes vraiment trop scrupuleuse. Je suis sûr que Mr Bingley sera heureux de vous voir et je vous chargerai de quelques lignes pour l'assurer de mon chaleureux consentement au cas où il voudrait épouser celle de mes filles qu'il lui plaira ; quoique j'ajouterai cependant un mot en faveur de ma petite Lizzy.

— Je désire que vous n'en fassiez rien. Lizzy n'a absolument rien de mieux que les autres et vous ne m'ôterez pas de la tête qu'elle n'est pas moitié aussi jolie que Jane, ni moitié aussi agréable que Lydia. Mais vous lui donnez toujours la préférence.

— Aucune d'elles n'a grand-chose pour la recommander. Elles sont toutes sottes et ignorantes comme les autres jeunes filles, mais Lizzy a peut-être un peu plus de vivacité que ses sœurs.

— Mr Bennett, comment pouvez-vous dénigrer ainsi vos enfants ? Vous prenez plaisir à m'agacer. Vous n'avez pas pitié de mes pauvres nerfs.

— Vous ne me rendez pas justice, ma chère. J'ai le plus grand respect pour vos nerfs. Voilà vingt ans au moins que je vous entends les invoquer avec la plus grande considération.

— Ah ! vous ne savez pas combien je souffre.

— Mais j'espère que cela passera et que vous vivrez assez pour voir de nombreux jeunes gens avec quatre mille livres de rente s'installer dans le voisinage.

— Quand il en viendrait vingt, cela ne servirait à rien, puisque vous ne voulez pas aller les voir.

— Croyez bien, ma chère, que quand ils seront vingt, j'irai leur rendre visite à tous.

Mr Bennett présentait un si singulier mélange d'esprit, d'humeur caustique, de réserve et de caprice qu'une expérience de vingt-trois ans n'avait pas suffi à sa femme pour comprendre son caractère. Son esprit, à elle, était moins compliqué. C'était une femme peu intelligente, sans grande culture et d'un caractère instable. Quand elle était mécontente, elle accusait ses nerfs. Le but de sa vie était de marier ses filles. Son plaisir : les visites et les nouvelles.

II

Mr Bennett fut un des premiers à aller voir Mr Bingley. Il en avait toujours eu l'intention, bien que, jusqu'au bout, il ait assuré le contraire à sa femme, et que jusqu'à la soirée qui suivit cette visite, celle-ci n'en ait rien su. Elle l'apprit, du reste, de la manière suivante. Comme il contemplait sa seconde fille, occupée à arranger un chapeau, il lui avait adressé, soudain, la parole :

— Je crois qu'il plairait à Mr Bingley, Lizzy.

— Mais nous ne sommes pas en état de connaître les goûts de Mr Bingley, répondit sa femme avec humeur, puisque nous ne sommes pas en relations.

— N'oubliez pas, maman, dit Elizabeth, que nous le rencontrerons dans des réunions et que Mrs Long a promis de nous le présenter.

— Je ne crois pas que Mrs Long fasse une telle chose. Elle a deux nièces à elle. C'est une femme égoïste et hypocrite et je ne fais aucun fonds sur elle.

— Ni moi non plus, dit Mr Bennett, et je suis heureux que vous ne dépendiez pas de sa complaisance.

Mrs Bennett ne daigna pas répondre, mais, incapable de se contenir, elle commença à gourmander une de ses filles.

— Ne touchez donc pas ainsi, Kitty, pour l'amour de Dieu ! Ayez un peu pitié de mes nerfs. Vous les brisez.

— Kitty n'a pas de discrétion dans sa toux, dit son père. Elle la place à contre-sens.

— Je ne toussé pas pour mon plaisir, répliqua Kitty, sans aménité. À quand votre prochain bal, Lizzy ?

— Au début de la prochaine quinzaine.

— Oui, c'est cela, s'écria la mère. Et Mrs Long ne doit rentrer que la veille ; par conséquent, il est impossible qu'elle fasse la présentation, puisqu'elle n'aura pas encore fait sa connaissance.

— Alors, ma chère, vous aurez l'avantage sur votre amie et c'est vous qui le *lui* présenterez.

— Impossible, Mr Bennett, impossible, puisque je ne suis pas en relations avec lui. Comment pouvez-vous être si irritant ?

— Je rends hommage à votre circonspection. Il est, en effet, bien peu de quinze jours pour faire connaissance. On ne connaît vraiment bien un homme en si peu de temps. Mais si nous ne nous y risquons pas, quelqu'un d'autre fera ces présentations ; et, après tout, Mrs Long et ses nièces doivent pouvoir courir leurs chances ; et, par conséquent, si elle doit prendre votre refus d'assurer cet office pour un acte de délicatesse de votre part, je m'en chargerai moi-même.

Les jeunes filles ouvrirent de grands yeux sur leur père. Mrs Bennett se borna à dire :

— Absurde, absurde !

— Que peuvent bien venir faire ces grands mots ? s'écria son mari. Regardez-vous les formes d'une présentation et la valeur qui s'y attache comme une absurdité ? Je ne puis être d'accord avec vous là-dessus. Qu'en dites-vous, Mary ? Car vous êtes une jeune

personne de grande réflexion, j'en suis sûr, et qui sait faire des extraits des gros livres qu'elle lit.

Mary aurait bien voulu émettre une réponse pertinente, mais elle ne trouva rien.

— Pendant que Mary met ses idées au point, continua-t-il, revenons à Mr Bingley.

— J'en ai assez, de Mr Bingley, protesta sa femme.

— Je suis fâché de l'apprendre. Mais que ne me l'avez-vous dit plus tôt ? Si j'avais su cela ce matin, certainement je ne serais pas allé le voir. C'est vraiment malheureux, mais maintenant que la visite est faite, il faut que nous restions en relations.

L'étonnement des dames fut précisément tel qu'il le désirait ; celui de Mrs Bennett surpassa peut-être celui de ses filles ; cependant, lorsque ses premiers transports de joie furent calmés, elle se hâta de soutenir qu'elle s'y était toujours attendue.

— Comme c'est bon de votre part, mon cher Mr Bennett ! Mais je savais bien que je vous persuadera à la fin. J'étais sûre que vous aimiez trop vos filles pour négliger pareille relation. Oh ! comme je suis contente ! et quelle bonne surprise : y être allé ce matin et n'en avoir pas soufflé mot jusqu'à maintenant !

— Maintenant, Kitty, vous pouvez tousser tant que vous voudrez, dit Mr Bennett.

Et, tout en parlant, il quitta la pièce, excédé par les transports de sa femme.

— Quel excellent père vous avez, mes enfants ! dit-elle, quand il eut refermé la porte. Je ne sais comment vous pourrez lui témoigner votre reconnaissance pour sa bonté, ni à moi non plus, dans cette affaire. À notre âge, ce n'est pas si agréable, je vous l'assure, de faire chaque jour de nouvelles connaissances. Mais pour vous, je ne sais pas ce que nous ne ferions pas. Lydia, mon amour, quoique vous soyez la plus jeune, j'ose

prédire que Mr Bingley dansera avec vous au prochain bal.

— Oh ! dit fièrement Lydia, je n'ai pas peur ; quoique la plus jeune, je suis la plus grande.

Le reste de la soirée fut dépensé en conjectures sur le moment où Mr Bingley rendrai à Mr Bennett sa visite et à décider quand on l'inviterait à dîner.